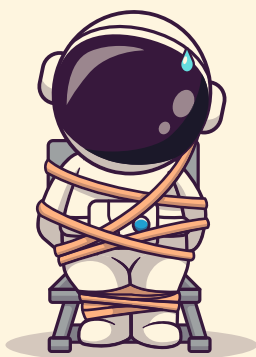


JEAN-DIDIER
URBAIN

Planète interdite

suivi de
L'Être et le mouvement



PLANÈTE INTERDITE

Collection *Monde en cours*
créée par Jean Viard

© Éditions de l'Aube, 2023
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-5710-6

Jean-Didier Urbain

Planète interdite

Sur le voyage et la mobilité
en temps de confinement

suivi de

L'Être et le mouvement

Notes sur le confinement
comme procédé, tendance et mode de vie

éditions de l'aube

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DE L'AUBE

La France des temps libres et des vacances (sous la direction de Jean Viard), 2002

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Une histoire érotique du voyage, Payot, 2017

Au Soleil. Naissance de la Méditerranée estivale, Payot, 2014

Le Voyage était presque parfait. Essai sur les voyages ratés, Payot, 2008 ; Petite Bibliothèque Payot, 2017

Ethnologue, mais pas trop. Ethnologie de proximité, voyages secrets, et autres expéditions minuscules, Petite Bibliothèque Payot, 2017

Un tour de France en affiches, La Martinière, 2015 ; réédition 2022

L'Envie du Monde, Bréal, 2011 ; réédition augmentée, 2018

Paradis verts. Désirs de campagne et passions résidentielles, Payot, 2002 ; édition de poche augmentée et révisée, Petite Bibliothèque Payot, 2008

Secrets de voyage. Menteurs, imposteurs et autres voyageurs invisibles, Payot, 1998 ; Petite Bibliothèque Payot, 2003

Les Vacances, Le Cavalier Bleu, collection « Idées reçues », 2002

Sur la plage. Mœurs et coutumes balnéaires (XIX^e-XX^e siècles), Payot, 1994 ; Petite Bibliothèque Payot, 1996, 2002, 2016

L'Idiot du voyage. Histoires de touristes, Plon, 1991 ; Petite Bibliothèque Payot, 1993, 2002, 2016

L'Archipel des morts. Le sentiment de la mort et les dérives de la mémoire dans les cimetières d'Occident, Plon, 1989 ; éditions de poche augmentées et réactualisées, Petite Bibliothèque Payot, 1998, 2005

La Société de conservation. Étude sémiologique des cimetières d'Occident, Payot, 1978 ; épuisé

*À Adrian, petit-fils
mais grand curieux*

Avant-propos

Bref retour sur un contexte étrange

« Ici encore, nous voyons combien il est préférable de voyager le cœur gonflé d'espérance que d'arriver à destination. »

PAUL WATZLAWICK, *Faites vous-même votre malheur*¹

Épidémie: n. f. emprunté au latin médiéval (1250) *epidemia*, terme de médecine lui-même emprunté au grec *epidēmia*, de l'adjectif *epidēmos*, « qui séjourne dans un pays », d'où « qui circule dans un pays » – de *epi*, qui indique l'idée de superposition: « sur, au-dessus », et de *dēmos* « pays », « peuple ». Se dit de l'apparition d'un grand nombre de cas d'une maladie transmissible, puis par extension de toute autre maladie. Au sens figuré enfin (1770), de ce qui touche un grand nombre de personnes et se propage comme une maladie².

1. Paul Watzlawick, *Faites-vous-même votre malheur*, Paris, Seuil, 1984, p. 108 [1983].

2. D'après Alain Rey (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2010.

La rédaction de *Planète interdite* a été commencée le 1^{er} mai 2020, à dix jours de la fin du premier confinement sanitaire en France ; et s'est arrêtée début juin 2021, un mois après la fin du troisième et dernier confinement¹. Ce texte est issu d'un désarroi initial. Il est sans arrière-pensée mémorielle, ni velléité ou projet de témoignage motivé par la sauvegarde du vécu d'une époque singulière. Ce texte est avant tout l'expression d'une réaction. Le fruit d'une réflexion au jour le jour juste portée par l'ambition de passer outre cette soudaine détresse. Celle d'un « anthropologue en déroute² », dont l'objet depuis trente ans était l'observation, l'étude et l'analyse des mobilités et des voyages dans la société des hommes et qui, du jour au lendemain, se retrouve transporté dans un pays étrange, où les mobilités sont restreintes, les déplacements surveillés et les voyages interdits.

On ne veut donc pas ici assommer le lecteur avec une histoire préliminaire mille fois vécue et mille fois dite et racontée déjà. Il s'agit d'évoquer un contexte, qui a nourri au quotidien, tant directement, du fait d'une situation particulière de confinement, que médiatiquement, du fait d'une actualité externe transmise par les canaux variés d'une presse écrite, orale ou télévisuelle, une réflexion critique. Par-delà l'aventure personnelle, ce contexte importe pour comprendre le sens de ce texte,

1. Rappel : le premier confinement a eu lieu du 17 mars au 11 mai 2020. Le deuxième confinement, du 30 octobre au 15 décembre 2020. Et le troisième confinement, du 3 avril au 3 mai 2021.

2. En référence à Nigel Barley, *Un anthropologue en déroute*, Paris, Payot, 1992 [1983].

et donc l'intérêt qu'il peut y avoir à le lire. Non pas, il va de soi, que ce texte est important, mais que sa bonne réception dépend aussi de ces alentours, dont l'évocation n'a rien de narcissique. Rétrospectivement éclairants, ils sont justes utiles à la bonne intelligence des propos tenus...

*

Nous sommes partis de Paris comme prévu le dimanche 15 mars 2020, vers dix heures du matin, pour préparer à la campagne des noces qui n'auront pas lieu. C'était le jour du premier tour des élections municipales. Nous avons quitté la ville après avoir voté. Les signes de fermeture et de protection se multipliaient. Les « gestes barrières » apparurent devant les urnes. La chasse au gel et au masque était ouverte. Le péril viral se rapprochant en provenance du lointain Orient, on pressentait l'issue du Grand Enfermement. Le 12 mars, la fermeture des établissements scolaires, des crèches aux universités, avait été annoncée. Celle des établissements publics jugés non indispensables le fut le 14. L'Italie était déjà confinée, depuis le 9 mars. Le 11 mars, l'épidémie fut déclarée pandémie par L'Organisation mondiale de la santé (OMS). L'Espagne se confina le 15 mars. La France fera comme ses voisines en annonçant le 16 le confinement général à partir du 17 à midi.

Après que la maladie a fait son apparition à Wuhan, en Chine, le 16 novembre 2019 (le « patient zéro » y fut identifié le 1^{er} décembre) et que les 12 millions d'habitants de la ville, suivis d'autres villes et régions entières, furent confinés en janvier, tout se passa très vite. Le signal d'alerte en provenance de Chine, faible encore à l'époque chez nous, se fit plus fort soudain. Il supplanta enfin les préoccupations régionales ou nationales, sportives ou sociales (polarisés ici sur le football ou là sur les Gilets jaunes et la grève des trains), notamment quand on signala des cas à Milan et Bergame en février 2020, et plus proche encore, un décès

mystérieux à Paris : celui d'un enseignant de soixante ans, du collègue Jean-de-la-Fontaine à Crépy-en-Valois, mort du Covid-19 dans la nuit du 25 au 26 du même mois. D'autres suivirent dans les jours d'après, l'un de retour de Chine et l'autre de Lombardie. Ces indices se répondant les uns les autres, ils formaient un système de faits probants. Mais en dépit de ces signes convergents, comme le résuma un peu plus tard cet élu italien de la Ligue du Nord, maire de « la ville où tout a commencé », Codogno, en Lombardie : « L'épidémie fut une surprise, car les politiques et les médias parlaient d'une sorte de "maladie chinoise" ». Nous n'avions aucune information, aucun protocole¹. »

*

Et l'épidémie fut en effet une surprise de taille. D'abord du fait des mesures prises. Elles s'abattirent si brutalement que, entre sidération et scepticisme, elles apparurent à beaucoup comme un acte autoritaire d'enfermement collectif aussi disproportionné qu'inattendu. Pourtant, la dernière semaine de février à Paris, le Salon de l'agriculture ferma ses portes quelques jours après son ouverture pour raison sanitaire. La peur s'insinuait. Mais une semaine avant cela, lors d'une conférence au Musée d'ethnographie de Neuchâtel sur les formes, causes et effets du surtourisme à l'occasion d'une exposition sur le sujet², force fut de constater qu'on était encore loin, quoi qu'évoquant la grippe espagnole ou la situation à Wuhan, d'avoir en tête les images d'un monde arrêté tel qu'on allait bientôt le découvrir. Pour l'heure, on voyait le monde de l'été prochain. Et on l'anticipait toujours plus recouvert par la mobilité envahissante d'un tourisme international fourmillant. Pourtant, deux semaines plus tard, lieu emblématique de ladite « invasion touristique »

1. *Le Monde* du 7-8 juin, 2020, p. 17.

2. Yann Laville, Grégoire Mayor et Marie Desmarts, *Le Mal du voyage*, Neuchâtel, Musée d'ethnographie, 2021.

mondialisée, Venise était déserte, dépeuplée, ville vide devenue la métaphore du monde confiné. Un autre monde. Celui de la désolation à l'heure de la pandémie.

Frappant les cités comme les campagnes, presque sans avertissement, décidé dans l'urgence et la panique, sans rite, ni protocole, ce passage brusque d'une réalité en mouvement, animée, vivante, à un univers plongé dans une sorte de coma social artificiel, fut un basculement existentiel qui scella pour tous le commencement d'un étrange « temps mort », suspendu et incertain. Le contexte d'une société figée, raréfiée, ralentie, vécu différemment selon les situations de confinement, mais toujours à l'aune d'une durée saccadée, rythmée par les trêves et les offensives de l'ennemi. C'est que, ne l'oublions pas, nous étions « en guerre », métaphore inappropriée pour un conflit diffus, au front sans ligne et à l'adversaire invisible. Un ennemi, partout et nulle part à la fois, improbable opposant, puisque sans intention, acteur imaginaire d'une « guerre » qui débuta d'ailleurs par une paradoxale « déclaration d'immobilisation générale » ! Beaucoup critiquèrent cette métaphore¹, qu'au demeurant balaya deux ans plus tard de sa « réalité vraie » une guerre en Ukraine.

Ce fut donc un temps très particulier à vivre pour tous, certes diversement, mais partageant cependant les traits communs d'un temps sinusoïdal et indéfini, avec ses vagues. Leurs creux et leurs crêtes. Ses houles. Ses déferlements. Ses tourmentes sentimentales aussi, entre espérance et anxiété, qui ballottèrent le cœur de chacun, enfermé dans son embarcation de confinement. Sa coque sanitaire, quand il en avait une. Captif de sa coquille de noix, simple canot, rafiote ou yacht luxueux, péniche ou paquebot, à quai ou au large, cela jusqu'à en avoir parfois une sorte de mal de mer. Où étions-nous ? Dans quel monde au juste ? Et pour combien de temps ?

1. Par exemple Claire Marin : « Penser les maladies sur les modèles de la guerre, c'est se méprendre sur l'essence du vivant », dans *Le Monde*, mardi 25 mars 2020.

En vérité, sauf dans les hôpitaux, ce n'était pas pour la plupart d'entre nous un temps de combat et d'affrontement. Le temps de l'esquive plutôt, de la planque ou de la résistance, passive ou active, le temps d'une réunion secrète, d'une fête de mariage trop nombreuse ou d'un rendez-vous amoureux clandestin. Un temps non de lutte mais de contournement discret des oppressions et des surveillances, avec ses « marchés noirs » et ses pratiques en douce. En fait, un temps d'Occupation. Un vécu qu'attesta un matin cette femme déclarant à la radio qu'elle avait l'impression d'être en « zone libre » quand elle faisait ses courses dans les « grandes surfaces »...

Dans quel monde étions-nous au juste ? N'oublions pas trop vite ce qu'y fut la vie quotidienne. Apprenons-le au besoin. Dans ses coulisses, les hospitalisations d'enfants de moins de cinq ans pour violence physique ont augmenté de 50 %. Les interventions de police pour violence dans les familles de 42 %. Et celles faites aux femmes triplèrent¹. Ces faits, souvent occultes ou méconnus, n'en font pas moins partie de ce monde, qui les a amplifiés... Et dehors ? Sur « scène », hors des coulisses ?

On sait ce que furent les attestations de déplacement dérogatoire, utilisées comme laissez-passer pour aller travailler, chercher de quoi se nourrir, se faire soigner, se promener un moment, seul ou entre personnes du même domicile, mais sans aller trop loin (1 kilomètre), ni rencontrer qui que ce soit d'autre, répondre à une convocation judiciaire ou administrative, sortir son chien, et accessoirement enterrer ses morts avec discrétion. La vie sociale se résumait ainsi, à la ville comme à la campagne, à une nomenclature restreinte de motifs limitant les possibilités de sorties, le nombre de destinations, les espaces disponibles, la liberté de mouvement. Bref, la circulation dans un monde de moins en

1. La source de ces chiffres est Wikipedia : « Confinements liés à la pandémie de Covid-19 en France », où l'on trouve aussi, en dépit de quelques manques et inexactitudes chronologiques, une bonne synthèse de cette période, avec nombre de détails, de faits et de propos déjà oubliés...

moins fluide. De plus en plus épais, ralenti, figé. Les routes et les rues étaient désertes. Tandis que les caravanes de marchandises passaient et que les chiens étaient confinés aussi, les gens attendaient la Libération. Le monde dehors était comme plongé dans une nuit en plein jour.

Les camionneurs transportant et livrant les produits « essentiels » devinrent des héros. Les sauveurs des reclus sanitaires, impuissants et soumis, que nous étions devenus dans ce monde-là. Et pendant que les « chevaliers » de la marchandise triomphaient, le tourisme international s'effondra comme jamais. Ce fut quasi totalement en mai 2020¹. Mais ce sont toutes les mobilités qui chutèrent. Au niveau national aussi. En France, leur baisse fut de 50 % à 70 % dans les régions; et de 60 % à 80 % entre les régions². Comme purgé de la plupart des mouvements ordinaires et des acteurs qui font la vie sociale, ce monde semblait un univers peint – la ville vide, comme une peinture de Chirico; la campagne, comme un paysage sans personnage de Ruisdael ou de Courbet.

Le ciel de l'été 2020 fut bleu, très bleu. Désespérément bleu, comme disait un collègue, qui avait horreur des cieux sans nuages « à la grecque ». Il les préférait tourmentés, encombrés, comme ceux de Bretagne ou de Galice. Là, le ciel était d'un bleu vide, dépourvu qu'il était de nuages, mais aussi des zébrures blanches des avions. Si réjouissant que pouvait être le constat de la disparition de ces traces aux yeux de certains écologistes, elles me manquèrent. Non que je sois pour un usage sans modération de ce

1. Après l'effondrement brutal des arrivées, de 98 % en mai 2020, l'arrivée de touristes internationaux, selon L'Organisation mondiale du tourisme (OMT), a chuté, du fait de l'épidémie et des mesures de contrôle induites par la crise, de 87 % entre janvier 2020 et janvier 2021 et les voyages à l'étranger ont baissé à l'échelle mondiale de 70 % dès 2020.

2. Voir G. Pullano et al., *Population mobility reduction during Covid-19 epidemic in France under lockdown*, Epics-Lab Report 11, 2020. Infographie *Le Monde*, mercredi 13 mai 2020.

moyen de transport, mais parce que leur absence signifiait aussi, d'une certaine manière, outre l'évanouissement de mon objet de recherche, l'interruption des voyages vers des ailleurs lointains. La fin du voyage en quelque sorte...

*

Quand vint le mardi 12 du « joli mois de mai » 2020, ce fut la fin du premier confinement et de l'attestation de déplacement dérogatoire. Elle procura une sensation de liberté retrouvée, si éphémère fut-elle. Survint aussi, peu après, l'été, les vacances, avec au bout de la route cette invention inouïe au bord de la mer : celle des « plages dynamiques ». On imposa alors une utilisation des lieux balnéaires totalement à rebours des valeurs et des rites estivaux, et partant de leurs plaisirs. La gestion de la crise s'insinuait ici jusque dans l'usage de nos vacances (qui du coup n'en étaient plus), et cela toujours au nom d'une raison sanitaire, qui imposait ici un mouvement perpétuel en un espace de repos, alors que là, c'est-à-dire partout ailleurs, elle le proscrivait pour la même raison ! Mais il est vrai que tout cela, sinon en harmonie, faisait écho à d'autres « décisions absurdes¹ », issues en l'occurrence d'une option politique sanitaire qui, dans son action contre la pandémie, avait choisi de secondariser la liberté des citoyens au nom de la sécurité...

Nous n'irons pas plus loin dans l'évocation de ce monde du confinement. Il suffit. C'est à partir des impressions initiales que suscita ce « contexte étrange » que la rédaction de *Planète interdite* commença. Un contexte où l'on se sentait en effet ailleurs, décalé, comme dans un autre monde. Mais qui n'était pas pour autant un monde dépaysant. Exotique, comme l'est un monde étranger. Car ce monde devenu étrange restait familier. Tout y était comme avant. C'étaient juste le mouvement habituel des

1. En référence à Christian Morel, *Les Décisions absurdes. Sociologie des erreurs radicales et persistantes*, Paris, Gallimard, 2002.

gens, la mobilité ordinaire des choses et la fluidité banale des êtres qui manquaient. En l'occurrence, le fluide avait changé de nature, d'agent et de support. Il appartenait à un autre. Au virus, qui, lui, circulait librement. Et à l'épidémie, qui, elle, ordonnait désormais les mouvements du monde.

Si « l'ennui naquit un jour de l'uniformité¹ », l'étrangeté de ce contexte a surgi de son immobilité et de sa fermeture. Ce qui conduisit non pas à l'expérience de l'aventure et de l'émotion que peut vivre l'homme dépaycé, réellement hors de chez lui, mais à celle d'un Monsieur Palomar, quand il décide qu'il « fera dorénavant comme s'il était mort ». Le changement n'est pas dans ce qu'il fait (ou pas), mais dans ce qu'il est (ou n'est plus) en ce monde. « Avant, il entendait par monde : le monde, plus lui ; il s'agit maintenant de lui, plus le monde sans lui². » Cette posture, plus que distante, ajoutant à la « distanciation sociale » requise une autre distance, existentielle, une attitude détachée, définit bien ce que fut au fond la mienne durant cette période. Celle d'une douce pénibilité mentale en forme de long moment ouaté.

*

Encore sous le choc du mardi 17 mars, anesthésié, un peu comme les mornes habitants sous tranquillisants d'Alpha-ville, dans le film de Jean-Luc Godard³ – les médicaments en moins, le vide campagnard en plus, mais suivant le parti pris de Monsieur Palomar pour compléter le remède – les sept premières

1. Cette célèbre phrase nous vient d'un auteur quelque peu oublié : Antoine Houdar de La Motte, « Les Amis trop d'accord », dans ses *Fables*, personnalité littéraire, auteur de comédies et tragédies, qui fut pourtant à l'origine de la seconde « querelle des Anciens et des Modernes » au début du XVIII^e siècle...

2. Italo Calvino, *Palomar*, Paris, Seuil, 1985, p. 118 et suiv. [1983].

3. Film de Jean-Luc Godard, 1965.

semaines de confinement s'écoulèrent donc dans l'attente d'une étincelle. Ce sera l'irruption de Blaise Pascal, soudain sous les projecteurs des médias, vedette pour une phrase d'un invraisemblable succès – comme un chanteur pour un refrain...

Mais en ces circonstances, avec cet apôtre médiatisé du non-voyage, je voyais mal dès lors comment parler encore du voyage? Pouvait-on même l'oser dans un monde réduit à cet étrange état? J'étais bloqué, du moins jusqu'au moment où Palomar confiné fit comme s'il assistait, confronté à ce monde, à l'incubation d'un nouveau modèle de société, dont on commençait, par le confinement: ses gestes, ses codes, ses prothèses, ses lieux, à prendre les habitudes. À intégrer ses normes à domicile. Comme si tout un chacun lors de ce confinement était pris malgré lui dans l'expérimentation d'un nouveau système social, dont le credo est la limitation des mobilités. Leur réduction future optimale. Dans quel but? Et avec quelles implications? Tout ne semblait-il pas concourir à l'instauration d'un tel système, fondé sur ce principe d'organisation de la vie collective et sa régulation par des enfermements et des mises à distance débordant à la fin bien davantage que leur fonction sanitaire? En dernier ressort, cette expérimentation ne relevait-elle pas d'un provisoire fait pour durer? La société recluse était-elle un modèle en train d'émerger ou bien le régime du confinement sanitaire n'était-il pas l'occasion de parfaire la mise en place d'un état social déjà existant? Déjà très enclin à diviser le collectif, parcelliser la vie commune, fragmenter ledit « corps social » par des proximités abolies, des contacts inhibés, des barrières en tout genre: gestes, masques, écrans, favorisant l'institution de la distance et de l'isolement des êtres?

Planète interdite est une tentative de réponse à ces questions. En fait, ce texte développe une réflexion à partir de cette hypothèse de l'incubation, qui était proche alors, dans ce contexte, de l'intime conviction. Il est la réaction à une inquiétude profonde, alors que tout semblait, et semble encore, encourager cette limitation générale des mobilités. Cet encouragement à l'enfermement collectif et individuel, accepté, subi ou choisi, dont la

possibilité a été en effet comme testée, grandeur nature, à l'occasion de l'épidémie, aux niveaux des soins, de l'enseignement, du travail, des achats, des services, des conseils, des voyages, dont bien sûr ceux liés aux vacances et au tourisme. Un test qui a permis aussi de mettre en évidence la multiplicité des usages du confinement et donc la banalité d'un procédé non réductible à ses formes les plus connues, carcérales, guerrières ou médicales. C'est précisément ce sur quoi revient en complément, épilogue provisoire, *L'être et le mouvement* en cette fin d'ouvrage.

*

On en restera là quant à l'évocation préliminaire du contexte, en précisant que *Planète interdite* n'est pas un journal de bord, et pas davantage « la relation de ma captivité » – pour paraphraser le titre d'un roman de Russel Banks¹. N'exagérons rien ! Mais il en a peu ou prou gardé l'esprit, dans la mesure où ce qu'il contient a été en permanence marqué, souvent influencé, voire perturbé par les informations du jour, événements ou propos divers provenant de l'extérieur. C'est pourquoi le lecteur pourra y noter quelques traces d'humeur, bonne ou mauvaise, de fantaisie ou d'agacement. Ces traces sont les témoins des fluctuations d'un état d'esprit qui a fatalement connu çà et là quelques instants d'emportement ou de déprime. On les a volontairement laissées à ce titre.

Ni tout à fait journal, ni tout à fait récit d'un voyage immobile, ce texte n'en fut donc pas moins rédigé au fil d'une traversée. Celle d'une épidémie qui, comme le rappelle son étymologie, est ce qui séjourne et circule dans un pays, si bien qu'elle s'y superpose, inondant son territoire et ses habitants, dès lors embarqués dans cette galère, pour une étrange croisière. Cette dernière sera plus ou moins pénible et mouvementée selon les circonstances.

1. Russel Banks, *La Relation de mon emprisonnement*, Arles, Actes Sud, 1995 [1983].

Et plus ou moins bien vécue, interprétée et affrontée aussi, en fonction des mentalités et des sensibilités, voire des profils psychopathologiques. Le confinement a de ce fait également suscité l'apparition sociale d'une galerie de personnages aux caractères contrastés...

Dans la population des confinés, diversement éprouvés par l'épidémie, et de ce fait disparate dans leurs conduites et leurs attitudes, se croisent, s'évitent, se heurtent ou cohabitent des espèces psychologiques variées. Sauf prédispositions marquées, le plus souvent révélées dans leurs différences durant le confinement, certaines ont tendance à survivre bien au-delà de cette période, ne serait-ce que par leurs discours, mais également par leurs comportements. Il y a les paniqués, qui s'affolent. Les effrayés, qui ont peur de tout. Les effondrés, qui dépriment. Les résilients, qui résistent. Les hypocondriaques, qui s'imaginent contaminés. Les prophètes, qui énoncent des prédictions en tout genre... Toutes ces espèces caractérielles peuvent au surplus coexister en une seule personne.

Il y a également les patients, qui prennent leur mal en patience. Les inquiets, qui s'étourdissent par l'hyperactivité comme d'autres sombrent dans l'alcool, le sommeil ou la drogue. Il y a la secte des optimistes, qui rêvent d'un « monde d'après » idyllique, croyant en un au-delà meilleur. Il y a la classe nettement dominante des pessimistes, qui voient la vie en noir, la fin du monde au bout du voyage ou, après avoir entendu Houellebecq, le « monde d'après » comme celui d'avant en pire et qui lisent *La Peste* de Camus¹ pour se changer les idées. Il y a la caste des fatalistes, qui s'attendent à tout, donc à rien, et qui s'ennuient. Concurrent des prophètes, il y a le parti des alarmistes, semeurs d'angoisse au nom de la prévoyance et de la lucidité, qui sont très écoutés, car ils répondent à cette paradoxale attente de catastrophe déjà si bien analysée par Henri-Pierre Jeudy, il y a

1. Albert Camus, *La Peste*, Paris, Gallimard, 1947.

plus de trente ans¹. Et puis, parti d'opposition au précédent, on signalera les « rassuristes », accusés souvent d'être des optimistes exagérés, des mythomanes enclins au déni de réalité ou encore, contrairement aux alarmistes (et l'on peut bien se demander alors pourquoi eux et pas les autres), des « ultracrépídaríanistes » : qui ont la faculté de parler de tout sans rien savoir...

Enfin, tout au bout de la galerie, dans ses extrémités obscures, il y a les mal lotis. Parmi eux, il y a les mal logés, sans coquille de croisière, qui traversent la tempête à la nage, accrochés à un bout de bois. Les mal soignés, sans assistance, qui restent sur le sable. Et puis aussi les oubliés, au nombre desquels les migrants, toujours engagés dans d'autres traversées lors desquelles beaucoup se noient. Ces galériens-là ne referont surface dans les médias et l'opinion qu'une fois passé le péril de submersion épidémique, une période de folie durant laquelle n'existait plus alors que le « raz-de-marée » du coronavirus. Lui seul importait. Comme si le reste du réel n'appartenait plus à notre univers. Comme s'il n'existait plus!

Ce contexte étrange, ce fut aussi cela. Un monde fermé, mentalement replié sur lui-même, en huis clos, aux antipodes de tout relativisme (à l'instar des chiffres de ses statistiques), qui prêtait aux autres un état d'âme qui n'était pourtant que le sien. L'ethnocentrisme battait son plein. Ce que le confinement révéla aussi. Des égocentrismes nationaux et des nombrilismes régionaux, exacerbés comme jamais, qui pensaient que leur angoisse était celle du monde entier. Demandant à un collègue de retour d'une mission au Bénin, voyage effectué entre deux confinements (le second et le dernier), comment cela se passait là-bas, avec l'épidémie, à l'heure de la vaccination, il me répondit tout de go qu'il y avait déjà avant cela tant d'autres maladies plus létales

1. Henri-Pierre Jeudy, *Le Désir de catastrophe*, Paris, Aubier, 1990 – qui, ignoré par les quelques collapsologues que j'ai pu rencontrer, ne fut jamais cité dans les médias. On y revient de façon plus circonstanciée fin du chapitre 14.